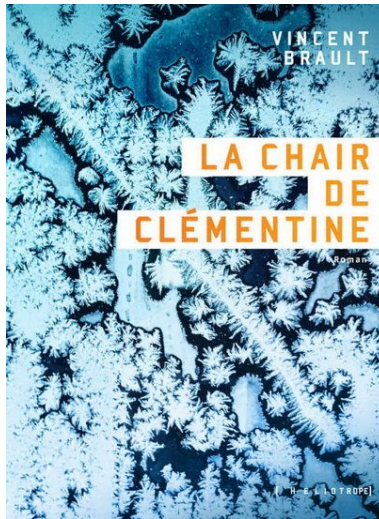


Vincent Brault
LA CHAIR DE CLÉMENTINE
Montréal, Hélotrope, 2017, 168 p., 21.95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval



Qui a lu le premier roman de Vincent Brault, *Le cadavre de Kowalski* (2015, paru également chez Hélotrope), se réjouira de retrouver dans ce deuxième des éléments familiers : les températures abyssales au creux de l'hiver québécois, une tempête de neige d'enfer, un souterrain par où des animaux s'introduisent pour mourir auprès d'un jeune homme, une morte omniprésente, entourée de mystère. Contrairement au roman précédent, les voix sont on ne peut plus québécoises, en contrepoids à la narration, aussi sobre d'ailleurs que celle de *Kowalski*. S'ajoutent plusieurs personnages : le policier Marcel, l'exterminatrice Françoise ainsi que deux vieux samaritains, Madeleine et Richard, enfin Clémentine Trépanier et son mari Florent, porteur du lourd secret qui enveloppe la disparition de sa femme.

Mais c'est Gustave, le fils de Clémentine et Florent, qui se trouve au centre du roman, marqué d'un trait étrange : plus il fait froid, mieux il se porte. Surpris, le

lecteur se demande d'où lui vient cette particularité. On apprend assez rapidement que Gustave entretient un lien étroit avec la Faucheuse, puisque, enfant, deux petites filles sont mortes dans ses bras, lovées contre lui. À dix-neuf ans (l'âge qu'il a lors des événements du roman), son patron expire en sa présence. Entre en scène Marcel, subodorant quelque chose de louche qu'il veut tirer au clair. Cependant, le suspect est vite innocenté. Une fois retourné chez lui, seul — son père préfère désormais vivre chez son amie, après avoir « protégé » son fils pendant de longues années —, il se rend à l'atelier de bricolage de Florent, au sous-sol de la maison familiale, et découvre sous le plancher une petite bête. Il la tue. À partir de ce moment, chaque nuit une procession d'animaux monte dans sa chambre pour mourir des mains de Gustave. Le cauchemar se poursuit pendant des semaines. Du coup, le lecteur se rappelle des énumérations d'*Un homme qui dort*, de Perec, et se trouve transporté dans la nouvelle de Gustave Flaubert, « La légende de Saint Julien l'Hospitalier », où un cerf lance au jeune Julien la célèbre malédiction : « Maudit ! maudit ! maudit ! un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère. » Mais la mère de Gustave est morte et le père l'a quitté, même s'il reste inquiet du sort de son fils qui, au réveil, nettoie la maison et peinture les murs souillés en rouge, jaune et orange (cette dernière couleur est réservée, on le sait, aux névropathes). En rentrant dans la maison, « des mésanges lui tournaient autour comme dans un conte merveilleux ».

Gustave a rempli huit sacs à vidanges de cadavres : rats, souris, écureuils, chiots, chatons, etc. Une telle hécatombe n'échappe pas à Marcel. Le policier et Françoise rendent visite à Gustave qui leur montre le trou dans l'atelier par où les bestioles sont entrées. Marcel souffre d'une attaque d'angoisse, nécessitant son

transfert à l'hôpital. Mais Gustave refuse de l'y accompagner, se méfiant de la mort rôdant alentour. Il *sait* l'attrait irrépressible qu'il exerce sur les mourants.

D'un chapitre à l'autre, d'un pas du destin à l'autre, la température baisse, revigorant Gustave qui se découvre attiré par Françoise (un bijou : la scène où elle et lui louent une chambre dans un motel pour laisser passer la tempête qui fait rage, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur des deux [presque] amoureux). Pendant ce temps, Marcel, qui n'est pas mort à l'hôpital, refait surface et se rend chez le père de Gustave pour tout savoir sur les circonstances de la mort de Clémentine. Peu lui chaut de l'information ; il n'en aura pas d'autres, car Florent lui sert des biscuits empoisonnés, et Marcel retourne *ad patres*. Tout comme son hôte d'ailleurs. Françoise sera-t-elle la prochaine victime du destin mortifère de Gustave ? En sortant de la douche, elle surprend son amoureux en train d'envelopper son sexe de neige. S'ensuit une partie de chassé-croisé parfaitement folle, avec poursuites, égarements, sauvetage par les samaritains âgés — un couple délicieux —, incluant un accident où périt un jeune orignal, comme cela se doit dans un conte flaubertien à la québécoise, symbole du mâle par excellence (voir *L'élan d'Amérique* d'André Langevin, par exemple). Mais ce sera le dernier animal tué par Gustave.

Il serait injuste envers Brault de révéler le fin fond de l'histoire, les circonstances entourant la mort de Clémentine qui sont d'une horreur sans nom, mais feront frémir de plaisir ceux et celles qui versent dans le « gothique » ; impossible de ne pas penser à Élisabeth Báthory, la « comtesse sanglante ». Disons simplement ceci : en tous points, ce récit se révèle être à la hauteur du premier roman, avec autant de revirements de situations, surprenants, parfois loufoques, souvent ludiques, fantastiques à souhait. Au paroxysme du livre, lors de la révélation de la naissance de Gustave, causant la mort de sa mère, le thermomètre

indique moins 43 °C. Il tombera jusqu'à moins 51, signifiant par là le triomphe de la vie sur la mort (allez vérifier dans le texte pour savoir pourquoi). Même si *La chair de Clémentine* n'est pas la plus reposante lecture pour âmes sensibles —elles y trouveront du répugnant, du révoltant, du macabre —, n'oublions pas l'autre côté de la médaille de ce livre, sa structure solide, le jeu intelligent entre l'auteur et le lecteur, les faux-fuyants, les culs-de-sac. Un plaisir pour l'esprit, une horreur pour le cœur.